

— S'il est tué, dit Gnomo, ce sera un freluquet de moins et votre secret sera gardé !

— Quel secret ? dit Hyrcanus en pâlisant.

Il était assis sur l'escarpe du rempart ; Gnomo, accroupi près de lui, tournait le dos à la campagne et regardait le toit de la maison de son maître.

— Quel secret ? répéta Hyrcanus.

— Le secret de vos ailes, parle.

— Je ne sais ce que tu veux dire.

— Oui, faites le fin, mentez, cela m'est égal. J'étais dans le bois. J'ai tout entendu. Dans la nuit de mardi passé, j'ai vu Lorenz s'envoler de votre jardin, je l'ai vu revenir. Je sais tout. J'ai une clef de votre atelier. Rougissez, Hyrcanus, d'avoir méprisé l'aide d'un serviteur tel que moi pour donner votre confiance au premier venu, à un enfant. Il vous abandonne, c'est bien fait. A nous deux maintenant. Je veux être de moitié dans votre gloire, dans vos profits. Je veux aller à Vienne et me servir de vos ailes devant l'empereur.

Tout stupéfié qu'il fût, Hyrcanus ne put s'empêcher de sourire à cette idée.

— Espion, traître, s'écria-t-il, monstre d'impudence et de curiosité, tu oublies donc comment tu es fait ? Va te regarder au miroir, et vois si un bloc informe comme toi ferait bonne figure avec des ailes aux épaules. Toute la cour de l'empereur en mourrait de rire.

— Ne riez pas ! s'écria Gnomo en se levant furieux. Si je suis laid, je suis fort, vous le savez. Jurez-moi à l'instant de

tout partager avec moi, sinon je vous jette dans le fossé. Regardez !

Il saisit le frêle vieillard, l'approcha du gouffre et le força à regarder en bas. Puis, le replaçant sur le gazon : — Jurez, dit-il, ou c'est fait !

Hyrcanus, tremblant, fit tous les serments qu'exigea Gnomo, mais se promit bien d'y manquer dès qu'il trouverait moyen de faire emprisonner son valet. — Gnomo, de son côté, résolut de ne pas le quitter d'un instant. Voyant quelques promeneurs s'approcher, il chargea son maître sur ses épaules et le rapporta chez lui, sans qu'Hyrcanus terrifié osât dire un mot.

Deux jours après, vers le soir, un orage épouvantable éclata sur la Franconie. Trois clochers de Nuremberg furent frappés de la foudre, et les tourbillons d'un vent impétueux renversèrent presque toutes les tentes du camp. Les chevaux effrayés s'enfuyaient, les soldats couraient après eux, toutes les cloches de la ville sonnaient, des clameurs retentissaient partout, et le tumulte régnait au camp. Les chefs tâchaient de rétablir un peu d'ordre dans la multitude affolée. Lorenz, apercevant un groupe de vivandiers, de femmes et d'enfants, réfugiés sous de grands arbres que la tempête faisait plier comme des roseaux, courut à eux et leur cria de s'écarter, qu'ils allaient être écrasés ; tout à coup une masse bruyante passa au-dessus de sa tête, s'abattit dans les branches d'un chêne, et s'agita furieusement en criant :

— Au secours ! au secours ! d'une voix étranglée.

Lorenz s'élança et reconnut